

Zeitschrift: Schweizerische pädagogische Zeitschrift
Band: 37 (1927)
Heft: 1

Artikel: La correspondance interscolaire dans l'école active
Autor: Malche, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-788326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

verbunden sein. Ferner schliesst dieser frühe Anfang der höhern Schulen einen Aufstieg der Spätentwickelten aus.

Darum wird als wertvolle Errungenschaft die Aufbauschule angesehen. Sie ist erst im Werden, sie ist auch erst teilweise ausgebaut. Die Aufbauschule schliesst an das siebente oder achte Schuljahr der Volksschule an. In sechs, ja sogar in nur fünf Jahren soll sie den Begabtesten der Begabten aus diesen Klassen die Möglichkeit bieten, das Reifezeugnis zu erlangen. Es ist gedacht, auch an der Aufbauschule, die auch etwa „Begabtschule“ genannt wird, die gleiche Viergliederung durchzuführen wie an den grundständigen höhern Schulen. Bis jetzt sind aber nur die Ober-Realschule und die Deutsche-Oberschule eingerichtet. Starke Kräfte seien aber am Werk, sie trotz der verschiedensten Widerstände sozialer, politischer und ökonomischer Art zur vollen Geltung zu bringen. Diese Aufbauschule soll eine Aufstiegschule werden für solche, die sich spät entwickelt haben, mehr aber noch für solche Schüler, deren Eltern infolge ärmlicher Verhältnisse, oder infolge ihres abgelegenen Wohnsitzes nicht in der Lage waren, schon nach den vier Grundschuljahren die bedeutend grösseren Kosten für den Besuch einer höhern Schule zu bestreiten. Wir sahen eine solche Aufbauschule an der Arbeit und erhielten einen sehr guten Eindruck von den Schülern, die ernst und tüchtig sich in den Stoff vertieften. Besonders in Preussen erfreut sich diese Schule ganz besonderer Pflege durch die Schulbehörden, während in andern Ländern, wie in Bayern, noch keine eingerichtet ist.

Die ganze Entwicklung zeigt eine Abkehr von der lebensfremden humanistischen Schulbildung. Das gegenwärtige Leben, seine Bedürfnisse und überreichen Erscheinungen finden Eingang in die Schule; dieser Hinkehr zum Leben entspricht es auch, wenn die Auswahl der Schüler demokratisiert wird, so dass jedem Tüchtigen die Möglichkeit zum Aufstieg geboten ist.

Auf dem Wege zum gleichen Ziel liegt die erst in den Anfängen vorhandene Einrichtung der „Mittelschulen“, die etwa unseren Sekundarschulen entsprechen. Es sind Volksschulen, die vom fünften Jahre an zwischen den allgemeinen Volksschulen und den höhern Schulen stehen in bezug auf Anforderungen und Stoff. Sie tragen den Bedürfnissen des Lebens mehr Rücksicht als die höheren Schulen, doch führen sie ihre begabten Schüler weiter, als die Volksschule es tun kann. Doch sind erst wenige solcher „Mittelschulen“ in den grössern Städten eingerichtet.

La correspondance interscolaire dans l'école active.

(Résumé de la conférence prononcée à l'assemblée générale de la Société suisse de travail manuel et de réforme scolaire, Coire, 1926.)

Sauf erreur, Genève est le premier canton suisse qui ait expérimenté de façon systématique l'échange international de correspondance scolaire mais plusieurs autres pays avaient fait avant nous l'essai de ce moyen pédagogique. Convaincu de son utilité, je voudrais

décrire brièvement en quoi l'expérience a consisté chez nous et montrer quel intérêt elle présente pour les instituteurs qui cherchent à appliquer dans leur classe les principes de l'école active.

Je serais pleinement satisfait si cet exposé engageait nos collègues d'autres cantons à entrer à leur tour dans la voie que nous avons suivie et où nous voudrions être entourés de nombreux compagnons de route.

Lorsque, en 1923, Genève a révisé son programme de l'enseignement primaire, à la suite d'une longue collaboration entre le corps enseignant, la direction et le Département de l'instruction publique, elle s'est orientée nettement vers des procédés tout modernes. On se proposa d'abord de ne pas flétrir la curiosité naturelle des enfants, de tenir compte de leurs intérêts spontanés, de développer leur initiative, en un mot de les considérer comme des chercheurs, comme les seuls artisans possibles de leur savoir. C'était bien se conformer au principe de l'activité à l'école. La vraie éducation de l'esprit doit favoriser le développement organique des forces intérieures; l'instruction n'est que le moyen, l'aliment de cette croissance; l'essentiel est la conquête de soi, l'individu qui se réalise parmi les objets du monde et les pensées des hommes. L'auto-instruction, l'auto-éducation, agir, se débrouiller soi-même: voilà le mot d'ordre.

Je dois avouer que, dans la pratique, nous n'avons pu tenir qu'une petite partie de ces belles promesses. Les maîtres n'y sont pour rien. Les deux obstacles, l'un faible, l'autre insurmontable, furent l'impréparation du public à une réforme profonde et la crise financière qui, peu après, obligea l'Etat à la plus stricte économie. De la sorte, l'activité individuelle à l'école n'a pas pris toute la place qu'on avait prévue pour elle et la tradition est restée plus puissante que nous ne le voudrions tous. En toute justice, il faut reconnaître pourtant que les travaux manuels sur bois, pour les garçons de 12 à 13 ans, ont été introduits en 1925 et qu'on développe les travaux ménagers pour les fillettes de même âge. Des prescriptions officielles ont aussi augmenté la part de l'activité individuelle en matière d'histoire, de géographie, de français, etc. Mais ce qui a le plus contribué à obtenir en détail ce qu'on n'avait pu faire en bloc, ce sont les efforts personnels, du reste vivement encouragés par le Département de l'instruction publique, que maîtres et maîtresses ont faits, nombreux, variés, ingénieux, pour transformer leur classe en laboratoire, ou plutôt leurs auditeurs d'hier en collaborateurs d'aujourd'hui. Récolte de matériel, illustration par le dessin ou le modelage, graphiques, collections, monographies selon un centre d'intérêt choisi par les élèves ou suggéré, tout est mis en œuvre pour que le fameux „*learning by doing*“ ne reste pas une vaine formule.

C'est sur ce terrain bien préparé qu'est venue se greffer notre tentative de correspondance. J'avais été frappé de voir, en 1920, que de nombreuses écoles des Etats-Unis étaient en correspondance, sous les auspices de la *Junior Red Cross* ou non, avec d'autres écoles. Ce moyen de cultiver l'esprit de bienveillance entre enfants de contrées très éloignées et très différentes les unes des autres, m'avait paru

répondre tout à fait à nos besoins actuels. J'acceptai donc bien volontiers, dès l'année suivante, une offre de la ligue des Croix-Rouges de la Jeunesse, fixée à Paris, avenue Velasquez, 2, en vue d'établir des relations entre écoles genevoises et américaines.

Le principe adopté fut le suivant. L'unité de correspondance est la classe. Si des enfants s'écrivent isolément, ils vont le plus souvent au-devant d'un échec. Or tout échec serait ici antipédagogique: il faut aboutir. Donc, une classe écrit à une autre classe, collectivement. Un envoi par an, deux au plus, sont suffisants. Il ne faut pas qu'ils tombent à la fin de l'année scolaire ou pendant les vacances. Il faut apparier des âges de même niveau et, si possible, des écoles de même nature.

Quant à la langue, c'est la grosse difficulté. De France ou de Belgique en Suisse romande, d'Allemagne en Suisse allemande, cela va tout seul. Mais pour les Etats-Unis, nous avons dû accepter les bons offices du bureau de Paris, qui a fait d'abord les traductions ou les résumés qu'il joignait à l'original; puis, lorsqu'il a fallu affecter une institutrice à ce secrétariat qui se développait, le travail s'est fait à Genève. M^{lle} Renée Dubois, qui en fut chargée, offrait l'avantage de savoir fort bien l'anglais; c'est à sa compétence et à son activité que nous devons en grande partie le succès de l'entreprise. La Croix-Rouge genevoise, de son côté, s'y intéressa et mit un local et du matériel à notre disposition.

Les envois, d'abord rares et de provenance exclusivement américaine, ont rapidement augmenté. En 1925, nous avions à Genève 130 classes qui correspondaient avec l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, le Brésil, le Japon, la Grèce, l'Italie, la Tchécoslovaquie, la Norvège, l'Espagne, etc. Récemment, des relations ont été établies avec la Roumanie et les îles Hawaï. Elles s'étendent de mois en mois. Bien entendu, aux premières lettres un peu banales ont succédé de véritables petits chefs-d'œuvre d'ingéniosité et de patience. Ce qui nous parvient en général, ce sont des albums contenant des cartes illustrées du pays, des timbres, des portraits d'hommes célèbres, des articles de journaux, des dessins ou des aquarelles d'élèves, des échantillons de la flore, de la faune, de l'industrie, du commerce, sans parler des communications d'ordre scolaire telles que photographies d'élèves, compositions, décoration des albums, etc. C'est ainsi que de Chemawa (Orégon), a été envoyée à l'école secondaire rurale de Meyrin une magnifique monographie sur les Peaux-rouges avec un échantillon de totem, un bracelet, un collier, un sac brodé, des mocassins, etc., à quoi s'ajoutaient des objets fabriqués par les élèves de cette école dans leurs leçons de travaux manuels sur bois et sur fer. D'Aomi (Japon) nous arriva récemment un envoi admirable: ouvrages calligraphiques au pinceau, estampes, paysages peints par les élèves, broderies, objets en papier, notamment de ces carpes colorées qu'on laisse flotter au vent le jour de la fête des garçons, bref, une révélation d'art, la découverte de toute une civilisation par nos écoliers enchantés de cette aubaine. Mais on ne peut tout citer.

Je me bornerai à rappeler encore un envoi belge intitulé „Art et réalité“ où, très finement, une classe a confronté la rude vie des mineurs avec l'œuvre statuaire de Constantin Meunier, le grand interprète de la beauté à la fois si courageuse et si résignée de ces travailleurs.

Des réponses parties de Genève, je ne dirai rien. Elles s'efforcent toujours d'être dignes de ce qu'on nous envoie. L'une d'elles a produit un résultat imprévu : comme une de nos classes avait envoyé, entre autres, aux écoliers d'une autre ville européenne une étude sur la fabrique de crayons Caran d'Ache, celle-ci a reçu une commande venue de là-bas. L'école commis-voyageur, ce n'est pas là ce que nous visons. Mais ce détail montre quelles sympathies peuvent se nouer de pays à pays à la suite de ces échanges.

On le voit, la richesse des envois varie à l'infini. Chacun d'eux apporte des matériaux intéressants pour les leçons de géographie, d'histoire, de sciences naturelles, de langues, etc. Leur ensemble, qui reste à l'école, finit par former une collection de documents précieux. Mais, plus encore que ce qu'on reçoit, c'est ce qu'on envoie qui importe au point de vue pédagogique. En effet, la confection d'un album exige une discussion préalable, un choix, un plan, tout un travail collectif de haute valeur. Il faut ensuite se partager la besogne, rédiger, dessiner, calligraphier, découper, coudre, coller. Il faut procéder à des observations, des vérifications, chercher dans le dictionnaire, aller visiter une usine. On s'aperçoit d'une foule de lacunes à combler : on ignorait dans leur détail typique la flore et la faune locales, l'histoire du pays, ses institutions, sa vie économique ; et il faut bien, n'est-ce pas, s'informer pour renseigner les amis lointains sans faire tort à sa patrie !

La correspondance interscolaire est un enseignement mutuel à distance. C'est un travail productif exécuté en équipe. C'est aussi une activité personnelle autour d'un centre d'intérêt voulu par les élèves. C'est enfin, un excellent moyen de développer la curiosité et la sympathie internationales sans quitter le terrain national.

Les enfants sont accessibles à la notion de l'humanité. Récemment, à l'école de Cointrin, un village près de Genève, nous avons reçu la visite de maîtres et de maîtresses qui venaient du Canada, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique du Sud, de l'Australie, bref, des quatre coins du monde. Chacun a dit quelques mots de son pays aux enfants. Nous avons vu alors une véritable émotion géographique s'emparer peu à peu de ces petits. L'espace entrant dans la salle, ils se sentaient citoyens du monde, ils serraient la main à des hommes de toute la terre.

Certes, de telles occasions sont rares mais j'ai tiré de celle-ci un grand espoir pour l'avenir de la correspondance scolaire. Elle apporte à l'école les souffles du large. Elle crée le sentiment d'interdépendance et de solidarité mondiales. L'étranger n'est plus l'inconnu, donc le barbare et l'ennemi. Aux préventions de naguère, on substitue ainsi la bonne volonté réciproque et dès l'enfance.

Cette activité nouvelle est liée, dans presque toutes les écoles

genevoises, à celle de nos sections de Croix-Rouge de la jeunesse. C'est une de leurs occupations à côté des jeux de santé, de l'entr'aide, etc. Mais il n'est pas indispensable de procéder ainsi. Nous avons correspondu quatre ans avant que des sections fussent fondées, amorcées peut-être par ce début. On peut fort bien, dans n'importe quelle école, s'aboucher avec Genève, se renseigner auprès de la Croix-Rouge ou de moi-même, et organiser en peu de jours un échange de correspondance.

L'expérience de Genève n'a rien de sensationnel. Mais j'ai l'impression que, par elle, notre école a élargi son horizon. Elle a noué de nouveaux liens avec toute la vie. C'est une chose bien nécessaire. Croire en la vie, aimer la vie, répandre la vie, respecter la vie sous ses formes les plus diverses: c'est non seulement une attitude généreuse, c'est peut-être la condition essentielle de toute éducation.

Albert Malche,

Directeur de l'enseignement primaire à Genève,
Vice-président de la Croix-Rouge de la jeunesse.

Vom Staunen

hat Aristoteles, glaube ich, gesagt, es sei der Anfang aller Philosophie. Aber es ist mehr als das.

Eigen: Reist einer seiner Sehnsucht entlang nach Südosten, durch griechischen Frühling mitten hindurch, andachtet wallfahrend an ewigen Stätten menschlichen Geistes, sieht das Meer und die Sonne Homers — und es begegnet ihm, dass er auf der Heimfahrt vom italienischen Land nordwärts herauf, über die Alpen zurück, über seine Heimat zum erstenmal staunt.

Staunen!

Sagbar ist nichts so wenig als Staunen. Es ist vor allem, was da ist aus dem Geiste. und nichts ist so erstaunlich als das Staunen selbst. Und wie es vor allem ist, so ist es auch über alles erhaben und alle Erkenntnis, die aus ihm kommt, mündet wieder in Staunen aus.

Im Staunen zeugt und empfängt der Geist, er sich selbst, und geworden, bricht er durch und tritt hervor, uranfänglich mächtig, fast schreckhaft herrlich, alles erregend und von allem erregt, alles berührend, selbst unberührt: Einheit und Reinheit.

Nicht der Aufgang der Sonne ist so lichtgleich und nicht das Quellen des Wassers so geheimnisvoll als im Staunen das Werden des Geistes.

Eintritt des Ewigen in die Zeit, ein Zweiweltengeschehen ist das Erstaunen, ein Wunder aus Menschen, ist Einfalt und Weisheit, Demut und Stolz, Erhöhung ohne Überhebung. Es ist in Einem Bewusstsein seiner selbst und der Welt zugleich, des einen am andern bei stärkster Aktivität und konzentriertester Kraft des Gefühls in gedrängtester Zeit und in reinster Bereitschaft sittlichen Wollens. Mit dem Staunen erst hebt alles reine Wirken an, beginnen Mensch und Menschheitsgeschichte.